

Défense de la mère délinquante

Fanny Britt, *Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en fragments*, Atelier 10, 2013, 103 p.

Marie-Andrée Bergeron

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, M.-A. (2014). Compte rendu de [Défense de la mère délinquante / Fanny Britt, *Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en fragments*, Atelier 10, 2013, 103 p.] *Liberté*, (304), 57–57.

Défense de la mère délinquante

Fanny Britt à l'assaut des mythes de la maternité.

MARIE-ANDRÉE BERGERON

DRÔLE d'objet littéraire, *Les tranchées* est un essai d'une centaine de pages à peine qui sort de l'Atelier 10 et qui suit de près *Le sel de la terre* de Samuel Archibald, tous deux publiés dans la collection « Documents ». Il s'agit d'un recueil de pensées divisé en dix-neuf petits chapitres qui, chacun, rendent à la volée un souvenir, une discussion avec des amies et où, par bribes, à travers la narration, Britt se commit à l'autoréflexion. Loin d'être théorique, l'ouvrage s'inscrit plutôt dans un autre ordre, celui de l'affect et de la création.

Le grand mérite des *Tranchées* est sans doute d'arriver à consigner une multiplicité de points de vue. Celui de Fanny Britt, bien entendu, mais aussi ceux d'actrices du monde médiatique, littéraire et culturel, mères de toutes sortes (mères célibataires ou de famille recomposée; mères de garçons, de filles, d'un, deux, trois enfants) ou non-mères (celles qui veulent des enfants mais n'y arrivent pas pour diverses raisons; celles qui n'en veulent pas). Ainsi, en discutant avec Madeleine Allard, Isabelle Arseneault – dont les illustrations parsèment le livre – Marie-Claude Beaucage, Alexia Bürger, Annie Desrochers, Alexie Morin, Geneviève Pettersen et Catherine Voyer-Léger, Fanny Britt arrive à recueillir leurs pensées et leurs réflexions, mais aussi à les transmettre sans leur porter atteinte, sans jugement de valeur, avec une sensibilité et une humanité désarmantes.

Ce qui la rend d'autant plus touchante, c'est qu'elle pose d'emblée le fondement de sa réflexion sur son incapacité à se reconnaître dans les archétypes, de telle sorte qu'elle met en place une rhétorique de l'antimodèle, qui se déploie par la revendication d'une singularité nécessaire pour les mères,

filles, femmes et féministes que représentent les intervenantes. C'est particulièrement sur cette question, celle du féminisme, que Britt témoigne de pugnacité. Sa critique du féminisme de la deuxième vague et de son analyse de la maternité, venant d'une fille

issue d'une génération qui, souvent, à tort ou à raison, le cite en exemple, est aussi audacieuse que nécessaire.

Bien entendu, Fanny Britt n'est pas la première à reconnaître les acquis de ce féminisme. Elle soulève les

contradictions et passages rétro d'une pensée en progression et d'un mouvement que l'on considère trop souvent comme un bloc homogène (et Britt elle-même emprunte quelques raccourcis parfois nécessaires). Mais l'originalité de sa proposition n'en est pas moins grande. À la fois essai et confidence, dialogues entre amies et monologues intérieurs, l'auteure fait de l'altérité, de la question identitaire et du féminisme le nœud d'une réflexion qu'elle souhaite en phase avec la vie réelle, c'est-à-dire avec celle de mères qui voient les tranchées se creuser sur leur ventre et qui négocient quotidiennement avec les « plotes à pataugeuse » (Pettersen) et leur corps en changement, avec le (trop) grand bonheur des mères intenses et la culpabilité d'une maternité chancelante. Les femmes citées ont toutes en commun une caractéristique sur laquelle repose leur identité de mère ou de non-mère. Le doute et cette envie d'essayer de l'accepter; l'idée que la maternité puisse se faire envers et contre l'image omniprésente de ce que devrait être une *vraie-bonne-mère*.

Parce qu'il faut aussi accepter la part d'ombre qui sommeille chez beaucoup de mères, Fanny Britt propose une relecture et une interprétation de ce qui paraît être le plus terrible : l'idée d'une perfection

inatteignable, le caractère insoutenable d'un rôle que l'on croyait pourtant bien pouvoir tenir ou, pire, la perte d'un enfant.

La première fois que j'ai vu Fanny Britt à la grand'messe radio-canadienne du dimanche soir, elle y venait pour présenter *Jane, le renard et moi* (La Pastèque, 2012) et parler d'intimidation. Mais elle avait aussi traité de féminisme, comme idéologie, mais surtout comme expérience. Oui, Fanny Britt avait témoigné de son féminisme, car, comme dans sa création, le matériau « empirique » est premier, fondateur de la réflexion qu'elle nourrit sur les phénomènes, événements ou concepts.

C'est ce discours que Fanny Britt développe dans *Les tranchées*, un essai d'écrivaine fondé sur l'expérience, où elle revendique le droit à l'ambiguïté dans son approche de la maternité et où elle considère un féminisme qu'elle conçoit comme se devant d'être adaptable à la vie de chacune des parties unitaires de son mouvement. Parce que tout n'est pas clair et que les frontières sont bien souvent poreuses, l'investissement de cette ambiguïté apparaît essentiel au déploiement d'une identité singulière se dressant en dehors des modèles et intégrant, même, les discours doxiques et les clichés pour se les approprier et les subvertir.

Fanny Britt soulève les contradictions et les passages rétro d'une pensée en progression et du mouvement féministe, que l'on considère trop souvent comme un bloc homogène.

C'est donc cette Fanny Britt que l'on aime; nuancée, plus que jamais rongée par le doute et névrosée – que l'on retrouve dans *Les tranchées*, cette réflexion fragmentée, comme l'indique le titre, qui est alimentée de part et d'autre par des lectures, des « tonnes », des images. Et par autant d'expériences et de souvenirs que d'amies qui réagissent ici aux stéréotypes, là aux avatars d'un féminisme par rapport auquel une posture critique semble toujours de mise. **L**